





**IL N'Y A PAS
QUE LES OISEAUX
QUI VOLENT**



Norma Conroux

**IL N'Y A PAS
QUE LES OISEAUX
QUI VOLENT**



CORREM

Couverture © Axelle Hardy © Norma Conroux
Photo © Lila Grandclere
Logo © Ana Ebsen
Sorbonne Université – Asfored
M2 CORREM, 2024

Il est 18 h 47 et j'ai les chaussures qui couinent. Une immonde odeur d'humidité se dégage de mes pieds. J'ai pris la flotte, on dirait une éponge détremnée. Je tente d'en faire abstraction quand je me mets à parler sur le pas de la porte de la cuisine. Je suis ferme et concise. Enfin j'aimerais bien, mais ma voix s'étouffe un peu au fond de ma gorge dans une mue bizarre et je deviens toute rouge.

Bon, je me lance.

Un temps. Puis, ma mère me fixe : elle a les larmes aux yeux. Mon père détourne le regard et fait semblant d'observer quelque chose par la fenêtre. De toute façon, je ne suis pas sûre qu'il m'ait déjà vraiment regardée.

Je suis seule, dans cette cuisine qui a si souvent été envahie par les cris, seule face au vide qu'a laissé mon annonce. Mais moi ça va beaucoup mieux, je me suis enfin débarrassée de tout ce qui pouvait entraver mon envol.

De tout ce qui pesait trop lourd. Tout, tout court.

Tout du tout au tout.

J'envoie valser cette adolescence parfois solitaire, sûrement perturbée, très souvent transgressive et passionnée.

Je garde un peu de tout ça en moi.

Le vide c'est la conséquence première du choc de l'annonce.

Après, viendra le vertige.

Demain, je pars en mer.

*J'ai huit ans.
Puis un jour j'ai neuf ans,
je suis lasse d'être une enfant.*



L'ÂGE DE RAISON

« Alors, c'est qui la chochette maintenant ? »

Adressés fièrement en cours de voile à Thomas, sept ans, qui pleurait sur notre petit dériveur après qu'on avait dessalé, ces mots ont marqué le début d'une vraie passion pour la vitesse. L'idiot n'avait fait que dire que, si je continuais à faire la poule mouillée, on allait perdre la course. Alors je lui avais dit « dégage, c'est moi qui fais », on avait dépassé tout le monde, puis il avait pleuré quand on avait fini à l'eau. Le moment juste avant de chavirer avait été magique, car j'avais eu l'impression de m'envoler.

Fascinée par les océans, je passais tous mes étés en mer avec mon grand-père.

À chaque fin de vacances, je voulais constamment repartir naviguer et je faisais déboursier des fortunes à mes parents pour me payer mes stages, quand je ne les suppliais pas d'aller chez mon grand-père. Ça les arrangeait bien de m'envoyer en mer. Une passion aussi noble impliquait de

partir pour la semaine, ce d'autant plus que je refusais de naviguer au club nautique Paul Vatine, au Havre, que j'avais jugé « pas assez sauvage ». Leur générosité avait toujours été balancée par cet égoïsme qui leur était si propre : celui de ne pas s'occuper de moi. Il fallait toujours me trouver des occupations. Je n'y voyais pas d'inconvénient, j'adorais passer du temps avec mon grand-père et on avait une relation très fusionnelle.

Il m'avait appris à naviguer dès toute petite, m'avait tenu la jambe avec ses odyssées et légendes marines, détaillé les constellations et donné goût à la liberté. Il était le seul à qui je me confiais, sûrement parce que c'était le seul à qui je parlais vraiment.

L'été de mes huit ans, alors que mon grand-père venait de retaper son ancien voilier, nous décidâmes, lui, ma grand-mère et moi de faire le tour du golfe du Morbihan. Une ébauche de croisière où, tous les matins, je me faisais rôtir sur le pont en pensant qu'avec la vitesse, le soleil ne parviendrait pas à m'avoir. Chaque jour, les lèvres brûlées par le soleil car je refusais d'y étaler une crème solaire pâteuse et blanchâtre, je regardais l'horizon devant moi. Et souvent, je me demandais ce que ça ferait si je ne revenais jamais sur terre.

Qu'est-ce qui allait bien pouvoir me manquer ?

À huit ans, j'étais déjà lasse et écœurée comme une existentialiste qui aurait découvert l'absurdité du monde. À peine l'âge de raison passé, et déjà fatiguée d'exister. Sauf sur l'eau.

Peu de choses parvenaient à m'intéresser. Je n'aimais pas spécialement jouer et j'étais contrainte à la solitude, fille unique de parents qui travaillent trop. Mes journées se fondaient sur du vide. Le pire, c'était le dimanche après-midi, où les balades en forêt et les sorties vélo étaient obligatoires. Pendant que mes parents se confortaient dans l'idée de « passer du bon temps en famille », je pédalais devant à en perdre haleine.

Il n'y avait que mes poumons qui se remplissaient de quelque chose et moi, je ne ressentais rien, à part cette irrésistible envie d'aller sur l'eau. Cette envie de prendre de la vitesse avec, autour, l'océan à perte de vue. Le sel en pleine gueule et rien d'autre. Se dire qu'on va trop vite, qu'on est seuls au monde, que le bateau va décoller et qu'on va s'envoler avec lui. Sentir là où ça remue. Irrésistible adrénaline qui perce le ventre, qui laisse s'installer un large sourire niais sur le visage pendant que des larmes perlent au coin des yeux. Avoir la sensation d'être libre, d'en faire qu'à sa tête parce que personne n'allait dire : « Anouk merde ! C'est dangereux ce que tu fais, assieds-toi et ferme ton gilet ! » ou encore « Remets-moi de la crème, tu vas finir toute ridée à trente ans si tu continues, t'as envie de ressembler à un raisin sec comme tata Dominique ? »

Avec mon grand-père c'était plutôt : prendre des vagues avec le zodiac, qui se soulevait un temps entre ciel et mer, et bondir dans les airs. Je me retenais tant bien que mal aux poignées du bateau à moteur, sans plus pouvoir m'arrêter de rire. Avec mon grand-père c'était observation des fonds

marins et baignades de nuit. Avec mon grand-père, c'était la transgression.

Pour combler le vide des autres jours de la semaine, je m'essayais à la lecture. C'est ce que mon père me disait de faire. Mais quand je tentais de me concentrer, les mots se déformaient, se mettaient à tanguer et à s'extraire de leur page blanche. Les multiples caractères étaient maintenant partout dans la pièce, dans ce coin, sur ce mur, sur ce coussin, sur le cardigan de Maman. Alors je regardais partout, sauf au bon endroit.

« Concentre-toi Anouk merde ! disait toujours mon père en haussant le ton.

- Mais c'est ce que je fais !
- Non, tu regardes dans le vide ! À croire que cette gosse voit les esprits bordel. »

Tout devenait rapidement conflictuel avec lui, qui ne manifestait son impatience qu'en criant, élevé à la dure, enfant d'ouvriers maintenant décédés. Ma mère était plus douce, mais à ses yeux non plus, je n'étais pas très perspicace. Elle aimait dire à ses amies que non, je n'étais pas en retard mais que j'étais différente, que j'avais la tête dans les nuages pour ne pas trop avoir les pieds sur Terre. Toujours un peu à côté, en décalage mais pas trop, juste assez pour oublier parfois instantanément ce que je venais de dire, ou l'histoire que quelqu'un venait de me raconter. On me diagnostiquera

plus tard un trouble de l'attention, ce qui expliquait ma bizzarerie et, de fait, ma solitude à l'école.

Tout a basculé après cet été de croisière, un jour de septembre alors que je dévorais tranquillement une généreuse tartine de beurre.

Ma mère est entrée en trombe dans la cuisine, les yeux rouges, le regard absent.

Distraite, comme à mon habitude, je remarquais à peine ses respirations irrégulières et retenues, qui laissaient s'étouffer un sanglot crispé, sûrement camouflé au fond de sa gorge.

Je dis, avec la naïveté de l'enfant qui n'a pas connu les mauvaises nouvelles :

« Maman, pourquoi t'es rouge et essoufflée ? T'es partie courir ? »

Évidemment que non. Je remarquais aussitôt ses chaussures de ville, son sac annonçant le départ imminent et son chignon sévère. Ma mère était censée partir au travail et, plus encore, elle ne faisait jamais de footing.

Soudain, je compris : le noir sous ses yeux, son mascara qui lui noircissait les cernes, son corps affaissé qui semblait sur le point de s'effondrer, sa manière de se tenir à la table, la main tremblante à côté du beurre que j'avais étalé en quantité sur mes tartines quelques instants auparavant, ma mère avait pleuré.

À cet âge je ne pensais pas que les mamans pleuraient.

Avant même que je ne lui pose la question, elle déclara, après une interminable inspiration : « C'est ton grand-père ma chérie, il vient de partir. »

Je lui ai répondu des mots qui firent à nouveau couler ses larmes. Je l'ai priée d'arrêter de me mentir, car cet été j'allais justement partir faire de la plongée en Corse avec Grand-père, puis qu'un jour on allait traverser l'Atlantique, et que son grain de beauté bizarre allait être opéré. Alors il ne pouvait pas être vraiment mort.

J'ai dit ça comme si les promesses rendaient les gens immortels. Puis, j'ai fait face à la réalité. Un pan de mon monde s'effondrait, si ce n'était mon monde tout entier. Finies les sorties en mer, finies les discussions sous les étoiles, finies les anecdotes sans cesse radotées, dans lesquelles j'apprenais pour la quinzième fois qu'il avait été jugé inapte à aller faire la guerre à cause de ses pieds plats et de son œil fou ou sa fameuse révolte sur le chantier naval où il travaillait l'été de ses seize ans, finie la pêche aux crabes à l'épuisette, finies les parties de fléchettes.

Fini l'envol.

Après ça, j'ai perdu l'appétit. Le monde se fermait à moi, il me manquait quelque chose. J'étais mutilée. On m'avait arraché un de mes possibles, on m'avait arraché la joie de mon enfance. Puis, les adultes avaient pris cette habitude maladroite de me dire que mon grand-père avait rejoint l'océan. Ils trouvaient sans doute ça plus original que de me faire croire qu'il avait rejoint les étoiles. On me disait

qu'il était un de ces esprits qui faisaient partie de ce mouvement inconstant de l'eau : onde de choc, déferlante, rouleau, ressac, tempête et que sais-je, je ne faisais pas encore du surf. La psychologue assurait que c'était normal que mon deuil prenne autant de temps, car mon grand-père avait été une figure marquante de mon enfance et qu'un tel lien m'accompagnerait à vie.

Alors on a cherché à m'occuper encore plus : comme beaucoup d'autres enfants dont les parents ont une situation financière confortable, j'ai commencé à prendre des cours de piano. Ça ne me plaisait pas tellement. Mais ce que j'abhorrais par-dessus tout, c'étaient les cours de catéchisme, que j'étais forcée de suivre tous les samedis matin. Le visage bouffi d'une nuit trop courte pour un jour où y'a pas école, j'écoutais madame Durand, mère ultra-catholique de Melchior et Baltazar, nous préparer à la première communion dans la paroisse Saint-Yves-de-la-Mer.

J'étudiais les grandes étapes de la vie de Jésus, sans vraiment m'y intéresser. Mes parents, croyants parce qu'il faut l'être, m'avaient surtout inscrite pour se faire bien voir. Ils souhaitaient se la jouer petite bourgeoisie de province. Ma mère était représentante des parents d'élèves dans mon école privée et regardait avec convoitise madame Durand, qu'elle « ne pouvait pas se voir ». Je l'avais même entendue dire à mon père que ma professeure de catéchisme avait « le cul aussi large qu'une quatre-voies ». Tant de commentaires de mauvais goût juste parce que madame Durand, elle, avait

gardé la foi, et continuait d'aller à la messe. Le plus grand drame de ma mère avait été d'épouser un prolétaire, même si mon père ne cessait de dire que ses arrière-grands-parents étaient des grands propriétaires terriens.

Ça me disait bien de faire ma communion. J'étais allée à celle de ma cousine Sophie, qui avait été couverte de cadeaux. Et puis, je voulais enfin savoir quel était le goût du corps du Christ, ce mystérieux cercle plat appelé « hostie ». Mais les enseignements religieux dispensés par madame Durand ou le père Alexis ne m'intéressaient pas une seule seconde.

Puis ça s'est arrêté, quand madame Durand m'a demandé comment s'appelait le père de Jésus et que j'ai répondu « Joseph la fesse » en contractant ma bouche pour faire un bruit de pet. La pauvre est devenue livide puis j'ai été convoquée dans le bureau du père Alexis, à qui j'ai annoncé avec grande fierté : « Moi, mon père, je ne crois pas en Dieu, je crois en la science comme me l'a toujours enseigné mon grand-père. »

Papa et Maman rouges de honte devant la paroisse Saint-Yves-de-la-Mer et c'était la fin du catéchisme. Pas de communion pour moi, ni d'hostie, ni même de cadeaux comme Sophie. Merci Grand-père pour ta sagesse. Grâce à toi, j'étais maintenant une enfant subversive.

Mis à part ce petit écart, ou ce grand drame si j'écoute ma mère, j'étais plutôt aimable et bien élevée. J'avais, un peu

par la force des choses, réussi à me trouver un groupe de copines avec qui je jouais de temps à autre dans la cour de récréation. Enfin, il y en avait toujours quelques-unes pour vous rappeler que vous étiez l'élue. Celle qu'on avait décidé de ne pas aimer, juste parce qu'elle s'intégrait moins. Celle dont il fallait se moquer, qui avait souvent un physique un peu plus ingrat que les autres. Peut-être parce que je n'avais que mes expériences de navigation à la bouche et que chacun devait me trouver un peu ringarde : je ne possédais pas les bons jeux et je ne lisais pas ces romans d'heroic fantasy dont tout le monde parlait à la cantine. *Tara Duncan, Eragon, Les Héritiers d'Enkidiev, Les Ailes de Saskia* et autant de classiques de cour de récréation qui m'étaient inconnus. Et puis, j'avais cet air faussement distingué d'enfant catholique, vêtue d'un caban bleu Armor-Lux et de bottines en cuir épai toujours bien cirées.

Malgré le côté bourgeois évident qui se dégageait de mon look, j'étais constamment mal fagotée : un col mal relevé, une écharpe qui traînait jusqu'au sol ou des chaussettes dépareillées. Un trou dans mon jean, des cheveux emmêlés, des dents pas toujours brossées, un faux palais grossier que j'avais choisi rose à paillettes. Une « haleine de gnou » comme disait mon grand-père en rigolant.

Un jour, j'avais avoué à Marta que je collais mes crottes de nez sous sa table en cours de sciences quand je m'ennuyais. Alors qu'on gloussait, l'information était arrivée aux oreilles du gros Ivan, qui l'avait répétée à toute la cour de récréation ; alors que lui-même était réputé pour être un mangeur de

crottes de nez professionnel. On dirige toujours la haine sur ceux qui nous ressemblent. Ce *bad buzz* a achevé de faire de moi l'élue, la victime de l'arbitraire, du tribunal inique des enfants, de ces juges de pacotille qui décident de votre sort en un clin d'œil.

Et comme nous le savons toutes et tous, le traitement de l'élue est presque sacrificiel. L'élue est martyre. Elle est mise en pâture devant la foule.

Je repense souvent au jour de ma grande humiliation. Je jouais à colin-maillard avec un groupe de filles qui m'avaient accueillie depuis quelque temps. Le jeu était simple : on bandait les yeux d'une personne qui devait chercher les autres à tâtons. Le périmètre de jeu, véritable fosse aux lions, était délimité par un élastique qu'on passait derrière notre taille avant de s'écartier pour l'étirer au maximum.

Ce jour-là, j'étais au centre de l'arène :

Les yeux bandés, je demande : « Louise ? Charlotte ? Sonia ? Vous êtes là ? Emma ? Nadia ? Camille ? »

Un chœur de petites voix fluettes et innocentes s'exclame alors : « Tout droit Anouk ! Toujours tout droit. »

À ce moment-là, je ne remarque pas que je ne sens plus le fil de l'élastique depuis quelque temps. Je me contente d'avancer, sous les acclamations des filles. J'accélère le pas, car on hurle mon prénom et qu'il y a quelque chose de grisant dans le fait d'être au centre des regards.

D'un coup, le sol sur lequel je marchais d'un pas déterminé se dérobe sous mes pieds et mon petit corps roule jusqu'à s'écraser une quinzaine de marches plus bas.

L'escalier qui mène à la cantine, celui du fond de la cour. Voilà donc ce qu'elles avaient manigancé.

La chute devant toute la cour de récréation, leurs rires mauvais, ma joie si misérable que mon nom soit enfin crié, le bonheur de recevoir des encouragements : aujourd'hui, la douleur est intacte.

La violence de la chute me fait perdre connaissance. Un peu moins d'une minute plus tard, c'est Adrien, l'animateur gauche et dégonflé, qui me réveille. Ses yeux ont un air halluciné et ma bouche a un goût de sang. Louise me demande si ça va et confie à Adrien que, malgré leurs mises en garde, j'ai dégringolé les escaliers. Je me suis ouvert l'arcade sourcilière dans la chute, et mon visage ensanglanté terrifie les autres. Je m'en sors avec quelques points de suture, une énorme bosse sur le crâne, une cheville foulée et des bleus un peu partout. Mes parents ont dû quitter leur travail en catastrophe et m'accompagner faire une radio de la cheville. Quand je vois la détresse dans leurs regards, je suis morte de honte.

Heureusement pour moi, justice fut faite dès le lendemain, car Camille et Nadia avaient moufté, et que la supercherie était trop grotesque pour être crédible.

Les parents des jeunes pestes furent convoqués de toute urgence et moi, affectée à un autre établissement pour la classe de cm2.

Finies les bandes de copines, j'avais peur d'une nouvelle manigance. Ce « petit incident », comme aime l'euphémiser ma mère, est alors devenu ce tabou avec lequel je vivais. L'année qui suivit, je l'appelais ce « mauvais épisode » ou « mon affaire », que je me suis résolue, moi aussi, à enfouir au fond de moi.

Quand j'ai changé d'école, j'ai fait croire que mes parents venaient de s'installer en ville.

Qui aurait osé affirmer :

« Je suis nouvelle car toute ma bande de copines a fait en sorte que je termine à l'hôpital ? »

*J'ai treize ans.
À la morgue avec Lucie,
ma douce.*



LUCIE

« T'es pas capable t'façon. », me dit Lucie d'un air de dire « viens on le fait ». Son regard, qui s'illuminait de malice à chaque fois qu'il s'agissait de franchir la limite, était ce qui m'impressionnait le plus chez elle.

Tout ce temps, j'avais eu envie d'être comme elle. Tout ce temps, j'avais cru vouloir être son amie alors que, tout ce temps, j'avais été amoureuse d'elle.

Pas capable d'affronter la mort ? C'est ce qu'on va voir. Après tout, un cadavre reste un cadavre, une étape dans la vie, l'existant qui se fige, l'heure de fin. Il ne peut rien me faire, c'est la nature. J'essaye de m'en convaincre, mais c'est surtout que Lucie me dit que je ne suis pas capable donc je n'ai pas d'autre choix que de lui prouver le contraire.

Elle m'explique son plan : « En gros mon père il travaille à la morgue et là-bas y'a plein de cadavres : des jeunes, des

vieux, des femmes, des hommes, et moi j'ai toujours envie d'aller voir ça de plus près, de toucher quelque chose avec un cœur qui bat plus, un corps tout froid, dur et sans vie. »

Toujours aller au-delà de ce qui se fait, franchir la limite, être la reine de la subversion, Lucie voulait incarner tout ça. Lucie voulait faire les choses pas comme les autres, elle ne se sentait vivre que dans le décalage, feignait que rien ne l'atteignait. Mais, derrière les casse-cous se cachent souvent les enfants les plus mesurés de ce monde, qui s'écorchent à rêver trop grand, trop loin, à vouloir taper trop fort.

Et moi, ma plus grande peur, c'était la mort, le deuil, l'absence, l'abandon. Tout ce que j'avais ressenti le jour où ma mère avait tenté de garder la face pour m'annoncer le départ de mon grand-père, de celui qui m'avait appris à dépasser les limites et à faire précisément ce que l'humain doit faire : s'extraire de son habitude.

J'avais peur de la mort tout autant que j'avais peur de mourir. Pourquoi ça ne serait réservé qu'aux vieilles personnes ? Les enfants aussi ont le droit de partir. Les enfants aussi peuvent manquer de chance, tomber malade, tomber dans le coma, avoir le cancer, faire une hémorragie, avoir un accident, être déclarés en mort cérébrale, être morts. Mort. Une syllabe, qui change tout. Les adolescents meurent aussi. Leurs corps mutent. Mon corps d'enfant est mort, il s'est déformé, lacéré de cicatrices, couvert de poils, il a laissé dépasser deux énormes monts qui se dressent sur mon buste, que je cache tant bien que mal, mais qui sont soumis aux regards obliques des garçons.

Je réponds : « Ce soir on peut y aller. »

Évidemment, on n'entre pas dans une chambre mortuaire comme ça, surtout quand on est deux gamines effrontées qui n'ont rien à faire dans un hôpital.

Nous nous donnons quand même rendez-vous devant l'hôpital Jacques-Monod pendant la nuit. Là où le père de Lucie travaille la journée.

Il doit être un peu moins de 3 h du matin. Lampe torche, petit appareil photo compact, mon téléphone et un paquet de Granola composent mon équipement. J'ajoute un pull car j'imagine qu'il fait froid dans ces endroits-là, autrement les corps pourriraient.

La chambre mortuaire est fermée entre 2 h et 6 h du matin, seulement ouverte pour les dépositions urgentes de corps. Espérons que personne ne crève cette nuit. Ce n'est pas gagné, j'ai vu sur Internet que les chambres mortuaires sont obligatoires pour tout établissement de santé qui compte un nombre de décès annuel supérieur à 200. Beaucoup de personnes meurent en ces lieux, donc.

Pour rentrer, nous avons le badge du père de Lucie et nos blouses de physique-chimie. C'est pathétique et pourtant plus c'est gros, plus ça passe. On entre dans l'hôpital. Deux couloirs seulement nous séparent de la chambre mortuaire.

On baisse la tête quand on croise un infirmier si vieux qu'il a l'air d'une relique, qui nous regarde en haussant les sourcils, se disant probablement que les internes ont l'air de

plus en plus jeunes, et trop épuisé pour émettre le moindre soupçon.

Moi je suis complètement paralysée mais j'ai envie d'impressionner Lucie car, à chaque fois qu'elle me regarde avec admiration, tout mon corps s'électrise. Je me sens puissante quand elle m'approuve. J'aime qu'elle soit fière de moi, c'est la première fois que quelqu'un de mon âge me considère vraiment.

Lucie a toujours joué de cet ascendant car j'étais la personne qui lui permettait d'aller par-delà ses peurs, constamment disposée à faire ce qui lui ferait plaisir et ce qu'elle n'aurait jamais fait seule. En somme, on fonctionnait mieux à deux.

Ce soir-là, je veux être la favorite de Lucie, je veux être sa meilleure amie face au reste du monde. Je vais faire un effort, même si les hôpitaux ça m'angoisse, comme beaucoup de gens. Quand on avance dans le couloir, je remarque que la mort est partout : elle circule dans les couloirs blafards, elle éclabousse les portes des chambres des patients, elle hurle quand une machine cesse de fonctionner, elle est tapie dans l'ombre d'une salle d'annonce, quand les proches sont effondrés et que le médecin essaye de garder la face alors que merde, c'est dur de s'endurcir.

Ce jour-là, elle ne va pas faire que circuler la mort, puisqu'elle sera devant moi. Je vais vaincre ma pire crainte, mon pire cauchemar : la vue d'un cadavre. Traumatisme qui vient essentiellement de la mort de mon grand-père.

Avant son enterrement, on était allés au funérarium et on avait pu le voir dans son cercueil, frais et pimpant, mais vide comme un mort.

J'avais fondu en larmes, incapable de rester dans cette pièce. Je refusais que cela soit notre dernière entrevue, il puait l'eau de Cologne, son teint était légèrement orange et ses joues trop roses. Ils auraient au moins pu faire l'effort de bien le maquiller. Les morts sont morts, on ne dit pas au revoir à une version qui a meilleure mine. Cela n'a pas de sens. Dans la religion juive, le corps est enveloppé d'un linceul blanc après la mise en bière. Au moment où le mourant expire son dernier souffle, son visage est directement recouvert par un drap. On fait pareil pour les miroirs de la pièce. Le corps est également enveloppé dans un tissu blanc dans la religion musulmane. Si ma mère n'avait pas prétendu garder la foi chrétienne, je n'aurais peut-être pas eu à supporter une poupée de cire en guise de grand-père.

Mais aujourd'hui on a droit au corps authentique, avant préparation douteuse, avant déguisement. Ça me fait tout autant peur mais Lucie avance devant, comme pour paver la route de confiance. Elle me rend plus forte.

Lucie est assez robuste, pas franchement jolie. Ses cheveux sont fins et toujours un peu gras. Elle est petite, avec de très grands yeux bruns pourtant constamment plissés dans un signe de défiance, ses sourcils sont broussailleux, son nez est bossu et ses lèvres très épaisses. Le tout est étrangement placé sur un petit visage, qui a difficilement la place de tout contenir et qui détonne avec la largeur de son corps, qui

semble n'être qu'un bloc de muscles. Son teint est légèrement hâlé. Elle ne parvient pas à cacher la moiteur de ses mains et la sueur qui perle de son front. Des auréoles se dessinent dans son haut gris, couleur qu'elle évite habituellement.

Après notre court périple dans les couloirs de l'hôpital, on arrive devant la pièce, on badge et nous y voilà. Des caissons, qui servent de murs, cachent des cadavres et il y a une autre pièce destinée à l'accueil des familles, où trône fièrement une table vide, qui devait accueillir un corps quelques heures auparavant.

Lucie m'a expliqué que ces derniers peuvent rester dans cet endroit jusqu'à dix jours si la famille ne se manifeste pas, mais que le service devenait payant au bout de trois jours. Ironique de payer pour l'hôtel des morts.

Je tremble de partout, même mon âme se plisse. Ce n'est pas uniquement dû à la faible température de l'espace : je les sens. Les corps morts cachés dans ces tiroirs, compartimentés parce que, de toute façon, ils n'auront plus jamais peur d'être enfermés.

De quoi on aura l'air si quelqu'un arrive maintenant ? J'ai peur que Lucie veuille aller trop loin. Je la vois trembler un peu elle aussi. Quand bien même on a tout manigancé, j'ai l'impression qu'on s'est retrouvées là par hasard.

Elle me regarde : « Bon, ouvre-moi ce caisson. »

C'est mon moment, je ne peux pas montrer le moindre signe de répulsion. Je dois être sûre de moi, pour ne pas décevoir Lucie. Je tire sur la poignée, presque mécaniquement.

Le premier corps est celui d'un homme d'une soixantaine d'années.

Ainsi vient le moment de l'observation. En attendant les directives de Lucie, je la regarde. Elle a un œil fou, qui sonde l'intégralité du cadavre. Elle ne semble pas choquée, je ne sais pas à quoi elle pense. Elle s'attarde quelque part. À peine. Puis, un rictus vient déformer son visage. Elle explose de rire. Un rire sincère, innocent, véritable. Un rire sonore. Elle me dit : « Regarde sa bite, elle est toute petite. »

Je baisse les yeux vers l'entrejambe du monsieur. Son pénis est fripé, recroquevillé, bleuâtre, minuscule. Je me surprends à rire moi aussi en tentant une justification scientifico-foireuse sur la rigidité cadavérique, qui fait que le corps devient raide trois jours après le décès.

« T'es capable de la toucher ? » me demande Lucie, alors qu'elle ignore complètement mon explication.

C'est le moment où il faut que je lui refuse quelque chose, aller mater des cadavres est déjà suffisamment dérangeant, je n'ai pas forcément envie d'aller plus loin que ça. Un peu de respect pour les morts. J'observe ce corps un peu mieux. Froid, dur, violacé par endroits, c'est comme dans les films. Sauf que cette fois-ci ce n'est pas du faux, que cet homme a sûrement rendu son dernier souffle dans les dernières 48 h et que derrière se tient une famille dévastée, des enfants traumatisés et endeuillés. Alors je repense à la mort de mon grand-père, à cette douleur de l'absence, à l'injustice d'être en vie sans sa personne préférée pour partager tout ça.

Pour partager l'envol, le ventre qui remue quand on prend de la vitesse, les croisières inopinées et le grand plongeon. Mes yeux se brouillent de larmes, que je chasse rapidement.

Lucie insiste, dit que je suis une chochette, une gouine, parce que je refuse de toucher le sexe du monsieur mort.

Elle me dit que c'est rien, que c'est pour rire, que de toute façon personne ne saura jamais. Dans le fond je sais que Lucie n'est pas non plus capable de le faire, alors on s'arrête et on fixe le corps sans un mot. Il est sûrement mort de maladie. Rachitique, yeux qui sortent des orbites, mâchoire creuse, le pauvre homme n'était pas en forme. Les blagues sur la taille de son pénis nous paraissent maintenant déplacées. Je me demande quand même s'il ne va pas lâcher un gros gaz, comme le font les corps en décomposition. Ça serait grotesque, presque drôle.

Soudain, un bruit, qui vient gâcher cette cérémonie macabre. La voix de l'agent de la chambre mortuaire, accompagnée de celle, plus grave, de l'infirmier peu commode croisé quelques minutes auparavant. Quelqu'un est mort cette nuit. Cette personne va être installée sur la table réfrigérée qui se trouve à dans la salle d'à côté, même pas à deux mètres, c'est fini pour nous. La fin de la connerie.

Nos parents viennent nous chercher au poste. On pleure, minables, en boule dans nos blouses de physique-chimie. Une entrée par effraction dans une chambre mortuaire, on ne peut pas dire que nos parents s'y attendaient.

On n'a que treize ans donc à part une grosse remontrance et une bonne leçon d'éthique, on ne risque pas grand-chose de plus.

En revanche, ça a mis un terme à notre amitié, mes parents désormais convaincus que Lucie ne serait qu'une mauvaise influence pour moi. Pourtant, c'est la seule qui m'avait sauvée, en arrivant comme une furie à la rentrée de la classe de quatrième.

Depuis la fin de la cinquième, j'avais enfin mon premier vrai groupe de copines. On ne peut pas dire qu'elles me faisaient rêver.

Molles, peu gracieuses, un peu tartes, boutonneuses et luisantes, mes amies étaient en plein dans l'âge moche.

À la rentrée, on formait le groupe des gamines complexées, comme on est beaucoup à l'être à cet âge-là. Moi, j'avais ce regard un peu bovin quand mon cerveau se déconnectait du reste du monde et j'étais encore plus rouge qu'avant.

En plus, ma mère aimait dire en rigolant que je ne faisais que gonfler, à cause de la croissance rapide de mes seins. Elle ne mesurait pas à quel point ce genre de remarques peuvent détruire à l'adolescence. Le médecin généraliste de la famille m'avait conseillé « d'y aller mollo sur la nourriture » et « de ne pas hésiter à arrêter le pain ». Je n'étais pas plus ronde que les autres, j'avais surtout beaucoup de formes, ce qui me donnait un air pulpeux. J'étais en décalage par rapport aux autres filles du collège, toujours mal à l'aise dans les

vestiaires, avec mes soutiens-gorge qui étaient déjà trop petits à peine achetés.

Avec mes copines, on enviait la belle Léa, qui avait été épargnée des revers de la puberté. Ses pores resserrés étaient l'objet de toutes les convoitises ; tout comme ses cheveux blonds qui se refusaient à foncer. Quand elle se changeait dans les vestiaires, nous regardions toutes honteusement ses sous-vêtements, en espérant que personne ne démasque notre voyeurisme, qui témoignait plus de notre curiosité que d'une quelconque perversion.

Adieu les culottes de coton Petit Bateau, la demoiselle portait des « tangas ».

Lucie fit son apparition devant la liste des classes pendant que je racontais mon été – en l'enjolivant – à mon groupe de copines. Elle faisait la dure et regardait tout le monde un peu de haut. Ses yeux ont croisé les miens, puis ont continué leur route sans s'arrêter, en totale indifférence.

Par chance, on avait été placées à côté. Alors, quelques jours plus tard, quand j'ai vu que Lucie, qui avait l'air d'en vouloir à tout le monde avec sa moue désabusée, s'intéressait finalement un peu à moi, j'ai directement cherché à ne pas la perdre. C'était l'occasion rêvée pour quitter mon groupe de gourdasses mollassonnes.

Puis, tout s'est enchaîné très vite. Un cours de maths séché parce que « les maths c'est de la merde », une quinte de toux en tirant sur sa cigarette pour la première fois, les fins de journée sur le port à se dire qu'on se faisait trop chier au

Havre et à rêver d'une fugue commune, les soirées pyjama où l'on se frottait les pieds pour se dire bonne nuit, les après-midi à refaire le monde sur mon canapé, les jambes tendues allongées sur celles de l'autre, le café à côté du collègue où l'on allait après les cours, faisant semblant d'aimer l'amertume de la seule boisson abordable de la carte, puis ma première bière dans un bar qu'elle connaissait, où le patron aimait suffisamment les gamines pour les laisser s'encanailler. Je le surprénais parfois à regarder Lucie un peu trop longuement, une fois même à l'embrasser sur la bouche après lui avoir demandé de lui faire la bise pour lui dire au revoir. Ça nous avait fait marrer à l'époque, il avait continué à faire le coup à chaque fois qu'on venait.

Elle ne devait pas avoir une vie facile ma Lucie. Elle disait souvent que ça ne se passait pas très bien chez elle, car elle avait des mauvaises notes et que son grand frère était un con.

Je ne cherchais pas à en savoir plus. On vivait la belle vie, pour une fois j'étais comblée par quelque chose. Elle adorait m'écouter raconter mon enfance et mes sorties en mer. Je lui avais promis qu'un jour on partirait toutes les deux. On s'apprenait beaucoup, même si l'on grandissait sûrement trop vite. Elle me parlait des oiseaux. On allait toujours les observer avec des jumelles sur la plage de Sainte-Adresse. Elle ne jurait que par les étourneaux. Elle disait qu'un jour, les oiseaux domineraient le monde, et qu'à ce moment-là, on devrait s'envoler avec eux.

Une vraie poète celle-là.

Tout ça a pris fin avec cette histoire de morgue, cette envie de braver l'interdit de la mort, de se faire violence, de se dire qu'on était plus fortes que les autres.

Les parents de Lucie avaient été plus sévères que les miens, et l'avaient durement punie. Je pense qu'ils n'attendaient plus que la goutte de trop. Ses résultats étaient catastrophiques à l'école, elle leur parlait mal et, un mois avant, ils l'avaient surprise en train de fumer un joint et d'embrasser un garçon. Ça avait beaucoup énervé son frère et, depuis, ses parents l'avaient dans le collimateur.

Moi aussi, j'aurais bien aimé avoir embrassé Lucie.

Un jour, je ne l'ai plus revue du tout. Comme ça. Quand j'ai sonné chez ses parents, j'ai vu sa mère déplacer le rideau de la cuisine, m'observer discrètement et éteindre les lumières, comme gage de non-présence. Je suis repartie en longeant l'autoroute, Lucie habitant dans un petit lotissement pavillonnaire de Fontaine-la-Mallet qui donne envie de crever d'ennui. De ces maisons qui vous foutent le cafard. J'avais envie de me jeter sous un camion. J'allais à nouveau être seule et humiliée.

Enfin cette envie m'a traversé l'esprit très rapidement et je suis plutôt rentrée chez moi pleurer un bon coup, mon remède contre tout. Les larmes pour éponger la douleur. Pleurer pour faire comprendre au corps qu'on souffre. Pleurer pour se complaire dans la douleur.

Puis, deux semaines plus tard j'ai reçu une lettre.

C'était elle.

Salut Anouk,

Je peux enfin t'écrire, mes darons m'ont placée dans un internat de merde, j'ai même pas le droit à mon tel. C'est l'enfer ici, on se croirait à l'armée. Je suis qu'avec des filles, toutes plus connes les unes que les autres. Tout ça pour une histoire de cadavre.

Tu sais que mon père s'est fait licencier à cause de nous. De toute façon c'est un gros con, alors c'est bien fait pour sa gueule.

Je pense beaucoup à toi, c'était trop bien de vivre tout ça cette année. Je ne te l'ai pas assez dit, mais tu comptes beaucoup pour moi. Tu es ma première amie, alors même si je donne l'impression d'en avoir rien à faire, je te promets qu'on va se revoir, car je ne t'oublierai jamais.

Lucie.

Elle avait enfin fait sauter la carapace, et moi j'ai pleuré toutes les larmes de mon corps.



*J'ai vingt-deux ans.
Sur un catamaran avec Émile,
je me dis que j'ai cessé d'aimer.*



ÉMILE

J'attends un message qui ne viendra pas.

La dernière fois je lui ai dit : « Je m'en vais, ça y est. »

« Je me retrouve, je te quitte, bon vent, bas les pattes et touche à ton cul. » Je lui ai dit tout ça.

Pas une nouvelle depuis deux semaines. Depuis l'annonce qui a suivi l'accident.

Alors qu'on naviguait, il m'a dit : « Je te préfère morte qu'avec un autre. »

J'ai imaginé :

Mon corps mort flottant à la surface, après qu'il m'a poussée dans l'eau en me bâillonnant de force avec la corde que je tirais quelques instants plus tôt pour border la grand-voile. Puis, j'ai pensé à la chute de mon corps, accompagnée de milliers de petites bulles qui s'échapperaient de ma bouche entrouverte. Celle-ci murmurerait un soupir de soulagement.

Quelque chose qui voudrait dire « ça y est, c'est le moment ». Ne faire qu'une sous l'eau, qu'avec moi-même, et retrouver cette partie manquante, cette enfance arrachée.

Viendrait ensuite le moment de la suffocation du corps. De plus en plus lourde, je me gorgerais d'eau. Je gonflerais, absorbée par les profondeurs. Un élan vital s'emparerait alors de moi. Aidez-moi. Sauvez-moi.

J'ai pensé tout ça très fort. Mais j'ai dû me reconcentrer, arrêter de dissocier et lui répondre vite pour ne pas avoir l'air trop absente.

Donc je lui ai dit : « tu es tout simplement fou », puis nous avons changé de sujet. Ça nous arrive souvent. Des phrases lancées comme ça, au gré de ses angoisses et de ses obsessions.

Un jour je suis perfide et je lui fais vivre un enfer, un autre je suis fatale et la plus belle créature que le Seigneur n'ait jamais mis sur sa route. Des : « tu me tues, mon amour me tue, nous pleurerons sur nos tombes, j'irai cracher sur la tienne » ou « le ciel me tombe dessus, je chéris le sanctuaire de notre amour, je veux brûler le sanctuaire de notre amour, horreur ! tu ne m'aimes plus. »

Mon chéri s'ennuie un peu, alors il a du mal à faire la différence entre ses cours de littérature et la réalité. Moi aussi je m'ennuie un peu et je réponds : « mon amour c'est de la folie, nous mourrons ensemble, tu mourras pour moi, ma vie pour la tienne, j'éteindrai les flammes, bien sûr que je t'aime encore. »

Ce jour-là, nous avons décidé de nous passer de ces interludes passionnés car nous étions en pleine navigation et que, de toute façon, le vent soufflait si fort qu'il aurait couvert nos voix.

La météo était peu clémente. Il y avait 27 nœuds de vent. Par réflexe on a pensé *lames à crêtes d'écume blanche, et embruns*. En clair, ce jour-là, il ne fallait pas aller naviguer. Mais c'était également la météo idéale pour faire du trapèze : se suspendre au câble qui descend du mât et enfiler un harnais pour se propulser à l'extérieur du bateau, et voler un temps. Seuls les pieds doivent être rabattus contre la coque du catamaran pendant que le reste du corps se situe dans cet espace absolu, entre ciel et mer.

Ce n'était pas une bonne idée, mais il insistait : « Ça nous ferait du bien un peu d'adrénaline, faut pas se contenter de toujours sortir sur une mer d'huile. » C'est vrai qu'on formait déjà un vieux couple, réfractaire au tressaillement.

J'avais envie de voler, alors j'ai cédé. Se mettre au trapèze, c'est comme un décollage. Sauf ce jour-là : accident de navigation, pas même le temps d'avoir peur. Tout va très vite. Moi avec la ceinture de trapèze, et le catamaran qui penche de plus en plus. Nous étions à la limite de dessaler. Nous avions l'habitude de nous arrêter à ce moment précis, juste avant de chavirer. Ce moment proche de la rupture, du craquage, du pétage de plomb. Cet instant qui pue le risque et l'adrénaline. L'entre-deux où on hurle « Putain de merde mais mets-toi de l'autre côté espèce de con on va finir à l'eau ! »

C'était il y a deux semaines : le catamaran s'est retourné et je n'ai pas eu le temps de m'extraire du harnais. Je me suis pris la coque sur la tête et je me suis évanouie.

Et lui, il a vu mon corps inconscient flottant à la surface, pendant que le catamaran était à la dérive. Nous avons eu de la chance, beaucoup de chance. Les secours qui sillonnaient le plan d'eau après avoir reçu plusieurs alertes sont très vite tombés sur moi, le nez pointant vers les tréfonds, dangereusement emportée par le courant.

Un temps.

Je me suis réveillée, débarquée sur une plage, une couverture de survie dépliée sur moi. Je ressemblais à une grosse papillote dorée, comme le vestige d'un goûter que l'on abandonne un jour de tempête.

J'ai observé le ciel tourmenté de taches sombres que j'ai d'abord prises pour ces espèces de noirceurs mobiles qui polluent parfois mon champ de vision, ces matins où je ne prends même pas la peine de manger. Elles s'harmonisaient, chacune d'elles réagissait au mouvement de sa voisine de manière quasi instantanée. J'étais fascinée car j'assistais à une nuée d'étourneaux, les oiseaux préférés de Lucie. J'ai toujours un pincement au cœur quand je les côtoie trop longtemps. Je n'ai pas vu Lucie depuis des années, mais la blessure reste intacte.

Les oiseaux se mirent à disparaître quand ma tête arrêta de tourner. Le bruissement de leurs plumes dans les airs fut rapidement remplacé par les échanges bruyants des

secouristes avec mon cher et tendre, qui était encore en train de gesticuler pendant qu'on essayait de le calmer :

« Du calme mon grand, votre copine s'est surtout pris un sacré choc sur la tête, elle reprend peu à peu ses esprits, nous allons juste faire un scanner pour s'assurer que y'a rien de bien grave. »

Rien de bien grave au diagnostic, seulement une légère commotion qui nécessitait 48 h de repos total, physique et mental. J'ai donc passé deux nuits à l'hôpital.

À mon retour à la maison, ça a été le savon du siècle : « Vous auriez pu vous tuer, t'es complètement débile ou quoi ? » hurlait mon père dans la cuisine, pendant que ma mère déclarait, de ces mots sévères qui vous transpercent : « C'est très grave Anouk de prendre autant de risques, je te pensais vraiment plus maligne. » Et puis bla-bla-bla. Les mots quotidiens des parents inquiets. Puis, ceux qui font mal : « Tu nous déçois. »

Je me suis contentée d'acquiescer et d'esquisser des excuses banales couplées à des : « Promis, je ne le referai pas. » À vrai dire, l'accident m'était passé au-dessus. Les deux jours à l'hôpital avaient été doux. Ce dessalage marquait surtout un point de rupture, laissant entrevoir ma lassitude et mon envie tant rêvée d'un grand départ. J'ai toujours aimé concevoir les chutes comme des renouveaux. Ma dégringolade de cour de récréation m'avait rendue superstitieuse.

J'ai aussi pensé que ce serait bien de me libérer d'un ultime boulet : mon copain. Je le lui ai dit, le soir même,

quand il est passé voir comment j'allais. Je l'ai joué lyrique, dans une tirade enflammée :

« C'est fini Émile. Je m'en vais. Je n'en peux plus d'être une amante de littérature. J'aime quand on rigole comme des cons parce qu'on est bourrés et qu'on a toute la profondeur de la nuit pour se parler. J'aime quand on part en mer, parce que je retombe amoureuse de toi à chaque fois. Je crois qu'on a fait le tour de tout ça et qu'on ne s'aime plus que parce qu'on doit s'aimer. »

Il m'a longuement regardée, puis a tourné la tête vers la gauche, par pudeur sans doute, comme il aime le faire quand les larmes lui montent. Il m'a dit qu'il ne comprenait pas cette décision quand, il y a deux semaines encore, nous parlions de notre grand voyage, de notre traversée de l'Atlantique.

Je lui ai expliqué que nous ne nous aimions que par habitude et surtout parce que l'on craignait d'être seuls alors que ça nous ferait beaucoup de bien. Je lui ai aussi dit que je partirai en mer sans lui, que je m'approprierais notre rêve de manière égoïste, car c'était moi qui avais le plus besoin de voler.

Avec lui, on a cette fâcheuse habitude d'appréhender l'amour comme celui des amants. De croire au compliqué, aux retrouvailles incertaines quand le jour est en train de se lever. Danser sous les abribus et faire l'amour quand les oiseaux chantent, c'était le début de nous deux. S'aimer

la nuit, d'une passion qui se dissimule le lendemain, pour ressurgir des jours plus tard. Des soirées à se la jouer pilier de comptoir dans les bars les plus miteux du Havre, à se faire virer par le patron quand on s'embrassait un peu trop à pleine bouche contre la tapisserie léopard qui se décollait du mur et qu'on finissait par tomber sur le trottoir parce qu'on était trop ivres. Et puis j'ai choisi d'aimer différemment. J'ai choisi d'aimer sainement. Ça ne marche pas toujours. Mais parfois je parviens à l'aimer quand il me fait mes tartines de beurre le matin parce qu'il sait que je n'arrive jamais à sortir du lit, quand il met notre musique préférée sur le scooter dans les écouteurs qu'on se partage, quand il me demande s'il peut encore tutoyer ma mère après chaque dispute, quand il chante faux sur *Nous* d'Hervé Vilard et quand on se met d'accord sur des futilités parce que oui, c'est plus agréable de bronzer sans serviette sur les rochers à la rivière.

On a discuté encore longuement. On a pleuré aussi. Quatre ans d'amour, malgré dix-sept ruptures, ce n'est pas rien. Je ne sais pas comment j'ai eu le courage de le quitter. Aujourd'hui je l'attends naïvement. En deux semaines, on n'a guère le temps de digérer. Ce n'est pas vraiment lui que je suis en train d'attendre, simplement que quelque chose se passe.

J'ai fini mes études l'année dernière et depuis je piétine. Je souhaite me défaire de tout. J'ai encore cet appel mystique de l'océan. Je rêve constamment des profondeurs et je navigue dès que j'en ai le privilège. Faut que j'y aille. Alors je m'en

vais. Je m'en vais car je fais les cent pas, que mes parents pensent peu à moi et que les amis, de toute façon, ça reste toute la vie. Je m'en vais car il m'ennuie, car il m'épuise et que les belles proses ne sont bonnes que pour les amants de papier. Je m'en vais car demain je pars en mer. J'aurais seulement aimé, plus par ego qu'autre chose, que nous nous fassions nos adieux. J'attends qu'il me propose un dernier rendez-vous, un dernier baiser, une étreinte déchirante pour parfaire le cliché qu'était cette relation.

Notre rencontre est de l'ordre des choses qui n'arrivent que dans les films. J'attends toujours impatiemment qu'on me pose la question : « Mais vous deux, vous vous êtes rencontrés comment ? » pour raconter ce qui n'est autre que le fruit d'un bel hasard.

Et j'aime toujours raconter cette rencontre comme si c'était la première fois.

Ça se passe l'été de mes dix-huit ans.

Je fais un signe d'adieu aux trente enfants restés sur la cale qui me disent au revoir. Les larmes aux yeux comme toujours, l'émotion des fins de colonie est saisissante. Je repense alors à Clovis qui ne peut pas s'empêcher de hurler « Massacre ! Saint-Barthélemy ! » dès que quelque chose le contrarie, à la petite Alice qui cherche désespérément le sens de la vie, à Noah qui a bouché cinq fois les toilettes, mais aussi et surtout à mon nouvel amour. Je laisse couler

une larme en pensant à lui. Les fins de colonie impliquent les retours à la réalité les plus violents. Car cet amour ne marchera pas sur terre. C'était un amour insulaire, coupé du monde. C'était l'amour de colo.

Moi animatrice et lui moniteur. Un bain de minuit le troisième soir, un tendre baiser, et une nuit de passion le vendredi. Le tout dans la confidentialité, malgré les regards qui ne trompent pas et ces rumeurs qui circulent parmi les enfants, qui ont deviné sa main sur ma cuisse sous la table, un sourire complice ou un discret bisou dans le cou pendant le slow de la boum.

Il me fait signe un peu plus loin sur la cale. Lui continue la saison. J'ai les lèvres encore gonflées et brûlées de l'intensité des baisers échangés, le corps fatigué d'une nuit à peine commencée, les cheveux emmêlés de l'amour et le cœur qui se serre. Cette nuit, il s'est passé quelque chose. J'essaye de m'en convaincre. Mais l'euphorie ne va pas durer très longtemps. C'est ça chaque année. À chaque colonie, depuis mes quatorze ans, avant même que je ne sois dans l'encadrement, c'est la même chanson. Une boum, un slow, un smack, un patin, une grosse pelle, les premières caresses et la tête dans la cuvette. Plus efficace qu'un roman d'apprentissage.

Je reviens à la fin de l'été pour passer mon niveau 4 de catamaran et être monitrice, il assurera la formation. Il est plus vieux. Ça me plaît.

Sur le ferry qui m'amène à la gare de Vannes, je fais défiler en boucle les photos de cette semaine d'extase. Je m'emporte

dans des rêveries élégiaques dignes des plus grandes héroïnes de littérature, que je souhaitais incarner à cette époque. Alors j'écris dans mon journal :

Soudaine certitude, me voilà. C'est lui.

Je le sais, parce qu'en sa présence je développe ce que j'appelle mon œil de Moscou, toujours rivé sur lui, sur ses faits et gestes. Je le reconnais à cette manière si singulière qu'il a de s'approprier l'espace. C'est lui parce que le bruit du monde se stoppe quand nos yeux se rencontrent. J'aime cette cicatrice au coin de sa lèvre, que je caresse avec tendresse. Ce sourire gingival, cette dent cassée. Cette bouche qui m'a dit je t'aime ne pars pas, reviens à la fin de la saison.

Ce n'était évidemment pas lui. D'ailleurs, j'écrivais toujours à outrance sur les personnes que je croisais, sans jamais vraiment y croire et surtout en ayant la fâcheuse habitude de disparaître dès que je les jugeais trop engageantes. Je les appelais mes « chewing-gums » collés à ma semelle. Il y en avait un certain nombre, maintenant que j'étais devenue belle.

Ce jour-là j'ai rencontré quelqu'un. Je me suis abstenue de textes lyriques car je l'ai d'abord trouvé sans intérêt.

Je me dis que ça doit être ça l'amour sain. Pas d'émoi au premier regard. Pas comme ce moniteur pour lequel j'avais pensé *c'est sûr que c'est lui* dès qu'il était venu me demander mon briquet à la première pause clope de la colonie.

Alors que j'attends mon train retour pour Paris à la gare de Vannes, l'annonce qui changera tout est prononcée : « Mesdames Messieurs, nous vous informons qu'en raison d'une grève, tous les trains en direction de Paris sont annulés, mais que des bus de nuit sont mis à disposition ainsi que quelques chambres dans l'hôtel Ibis Styles à côté de la gare, en guise de compensation. »

Je souffle très fort et je murmure, dépitée : *Je n'ai pas que ça à foutre de dormir dans un hôtel miteux à côté de la gare avec tous ces pauvres cons.*

Comme quoi, j'ai toujours été méprisante.

Un type pas très dégourdi me demande alors si je sais où se trouve l'hôtel mentionné dans l'annonce. Je l'observe : cheveux bruns, yeux bleus, peau dorée par le soleil et lèvres gercées par le choc du sel. Jusqu'ici rien d'anormal : ce jeune homme navigue. Il doit avoir à peu près mon âge. Un détail retient tout de même mon attention quand je scrute ses mains, sèches et calleuses. Le contour de ses ongles des pouces est à vif, il se mange les peaux. Nous avons donc affaire à un angoissé. Je continue, j'analyse tant bien que mal ces zones que je connais par cœur jusqu'à ce que je trouve : sécheresse au-dessus des sourcils et au coin des paupières, plaques rouges derrière le cou. Il fait de l'eczéma. Décidément très anxieux. Cela se voit à sa manière de s'approprier l'espace. Il n'illumine rien du tout, il est recroquevillé sur lui-même : s'il pouvait se plier en quatre, il le ferait. Son corps est tendu, alerte, il a l'air d'une proie. Une pauvre biche égarée. Il donne l'impression de vouloir disparaître, mais

il y a quand même un fond de malice dans son regard. Je change ma focale, je me répète en boucle la question qu'il vient de me poser. Sa voix ne tremble pas, son timbre est affirmé, plutôt grave, sexy même. Il ne m'inspire pas grand-chose d'autre, mais je me dis que je peux lui faire confiance, de toute façon j'ai besoin de parler à quelqu'un. Un grand angoissé fera l'affaire, ce d'autant plus qu'il n'a pas l'air très loquace donc, à mon avis, il sera à l'écoute. Raisonement un peu foireux. Je ne veux pas passer la nuit seule dans cet hôtel, j'éprouve ce besoin de me remplir de quelque chose, comme si j'étais en deuil d'un amour absolu. En y réfléchissant, j'étais quand même très dramatique.

Alors je réponds : « On peut chercher ensemble si tu veux. » On discute sur le chemin, ça me fait marrer parce qu'il marche en traînant sa valise d'un bras pendant que l'autre est replié contre son dos. Comme s'il fallait que pas un seul de ses membres ne m'effleure. Ça lui donne un air penché, il marche un peu comme un pingouin. Il rigole beaucoup et très fort, ce qui me met un peu mal à l'aise au début car les gens nous regardent. Puis je me mets à trouver ça étonnement charmant. Étant donné que l'hôtel est situé à cent cinquante mètres de la gare, notre périple s'achève très rapidement et nous voilà chacun installé dans des chambres un peu miteuses aux tons verdâtres.

Nos chambres se font face. Mur en crépi, matelas dur, vue sur parking et photos hyper saturées des beautés de la région, tout cela a son charme. Celui des espaces entre, des endroits investis pour aussitôt les quitter.

Des endroits kitsch, d'un mauvais goût standardisé, qui deviennent des surfaces neutres où le monde peut se refaire. Des zones de non-lieu où l'on peut se réinventer. Des zones de fluctuations, de départs et d'arrivées.

J'attends en vain un message qui ne viendra pas. Celui de mon amour insulaire. Je fixe le plafond et je m'ennuie. Je ressasse ma nuit, les paroles qu'il a prononcées : « T'es un sacré personnage Anouk. » Un sacré personnage, une pas comme les autres. Ça veut tout et rien dire à la fois mais ça me plaît de me démarquer, de sortir de la masse. Il m'a choisie entre toutes les animatrices et, surtout, il a su aimer mes fêlures et les marques de mon étrangeté.

Au bout d'un temps, je n'ai plus matière à penser. L'étrange angoissé de la chambre d'en face m'intrigue un peu, mais pas assez pour que j'aie à toquer à sa porte. Finalement, je finis par me lever de mon lit, en me disant qu'après tout, j'avais besoin de compagnie et qu'il avait l'air plutôt aimable.

Ce qui n'arrive que dans les films se produit alors : il me devance et, à peine je m'approche de la porte de ma chambre pour aller toquer à la sienne, que je l'entends toquer timidement avant de murmurer « Euuuuhh, tu dors ? »

Évidemment que non, il n'est même pas 22 h.

Il s'appelle Émile.

Nous avons fait la fermeture d'un bar du centre-ville.

Puis nous nous sommes aimés sur le matelas dur.



*J'ai toujours vingt-deux ans.
En fumant avec Philippe,
je me rends compte que c'est dur de partir.*



LE GRAND JOUR

J'ai décidé de ne pas prévenir ma bande d'amis, de toute façon Émile s'en est sûrement déjà chargé, et je doute qu'ils m'en croient capable.

J'ai rempli un gros sac à dos, un peu dans la hâte de quitter ma chambre, qui m'est si familière mais qui m'a tant étouffée quand je me suis détestée.

J'ai quitté ce large lit, constamment encombré de livres et de vêtements, dont les draps sont toujours tachés de café car j'y renverse presque systématiquement mes tasses quand je m'allonge. J'ai fait mes adieux à ma chambre d'adolescente, à ces affiches de films qui recouvrent chaque parcelle de mes murs, aux photos que je chéris de celles et ceux qui font ou ont fait partie de ma vie. Je quitte cette chambre qui sent toujours un mélange de renfermé et de tabac froid, malgré tous les parfums d'intérieur que j'ai pu y vider : fleur de coton, fleur d'oranger, menthe poivrée, jasmin. Je suis même allée jusqu'aux brumes de linge.

À croire que, dans cette chambre, je n'ai fait que pourrir.

Comme je me suis dit qu'un départ devait se faire à la façon d'un jour banal, qui ne se distinguerait en rien d'un autre, je me balade avec mon gros sac dans les rues de ma ville, et seule cette grosseur vient encombrer l'automatisme du chemin que je prends.

Dans les rues de ma ville, j'ai bu des verres, dîné en terrasse avec mes parents, aimé, pleuré, dansé, puis parfois titubé, vomi, embrassé, peloté et été pelotée. Dans les rues du Havre, j'ai suffisamment vécu pour vouloir autre chose.

Au cours de mon périple, je m'arrête au bar-tabac car je n'ai plus de clopes, c'est aussi simple que ça.

Je dis bonjour à Philippe, le gérant. Il prend de mes nouvelles, car ça fait longtemps que je ne suis pas venue. Il avait remplacé, il y a neuf ans déjà, le patron lubrique qui « collait un peu aux basques » de Lucie, comme ça a été euphémisé. Depuis, j'avais décidé que ce bar serait mon repère. Parce que ça avait toujours été le nôtre et qu'y aller, c'est une manière de continuer un peu avec elle, d'honorer la promesse « Moi non plus Lucie, je ne t'oublierai jamais. » Et puis Philippe, c'est devenu un bon copain.

Il se moque un peu de mon accoutrement, il ne m'a jamais connue très aventurière, le cul toujours affaissé sur une chaise à parler jusqu'à ne plus avoir de salive dans son PMU un peu miteux. Puis la voile avec Papa Maman qui payent les cours et un chéri à qui les parents offrent un bateau, on a connu plus intrépide.

Je lui explique mon plan de départ. Cette envie, qui devient presque métaphorique à cet instant, de prendre le large, de partir à la hâte en ayant dit « bisous je me casse » aux parents, encore interloqués dans la cuisine, qui n'ont même pas cherché à me retenir, eux aussi sûrement las de tout ça. « Qu'elle fasse ses armes la petite », avaient-ils dû penser.

En quelque sorte, je m'aiguise. Et je m'en vais à ma guise.

Quand j'allume ma clope, car j'en fume toujours une avec Philippe, il me demande comment je vais faire pour mettre les voiles, vu que plus rien ne me retient ici. Je discute encore un peu et quelques minutes plus tard, je reprends ma route, toujours avec mon gros sac.

Alors, une petite voix commence à se faire entendre. Je la prends d'abord pour celle de l'inquiétude, du découragement, de la crise. Mais elle m'apparaît comme beaucoup plus raisonnable. Elle me pose une question, elle s'interroge elle-même, analyse, et en revient toujours à cette même conclusion, assez évidente :

Comment partir en mer quand on n'a pas de bateau ?



Laboratoire d'écriture



Départ, principes et implications

Ce qui me plaît avec le mot « départ », c'est qu'il est polysémique. Mais, toujours, quand les mots revêtent plusieurs sens il y en a un qui nous est plus propre. Le départ peut impliquer la mort, certes, et donc un deuil, une perte. Le départ signifie également les adieux, les au revoir et les ruptures.

Le départ c'est aussi quand on met les voiles, quand on quitte un endroit précis pour en rejoindre un autre, ou parfois sans but. Pour moi, le départ s'accompagne du changement, de la découverte et de la fin d'un temps. C'est une manière de grandir. Le départ, c'est se confronter à la nostalgie d'une époque révolue, quitter l'enfance, l'adolescence, accepter le vertige, la fin du confort des habitudes et découvrir de nouvelles choses.

Lors du premier cours d'écriture créative de l'année, j'avais répondu par ces quelques mots sur mes impressions à l'évocation du mot « départ » : « C'est un élan, un soubresaut. Le départ c'est l'audace, la prise de risque, car on est peut-être plus vivants quand on laisse quelque chose derrière nous. »

Je suis passionnée par les océans. Le départ en mer est le plus vrai de tous : c'est toujours là que tout recommence.

Journal de bord

18/11/24

Choisir une trame

Pour introduire cette novella, j'ai envie de reprendre l'incipit que j'ai rédigé à l'occasion de la première séance d'écriture créative, en l'étoffant un peu.

L'idée est de faire une annonce couperet en fin de page :

DEMAIN, JE PARS EN MER.

Mon héroïne s'appelle Anouk, elle a vingt-deux ans et elle piétine. Anouk c'est un peu moi, mais on n'a pas la même vie, plutôt la même manière de penser. Passionnée de navigation, elle sait juste qu'elle doit partir, sans vraiment savoir où elle va aller. Si je devais définir ce projet, je dirais qu'il s'agit d'un texte à mi-chemin entre la fiction et l'autofiction. Même si ça pourrait être vraiment intéressant à faire, je crois que je n'ai pas envie d'écrire sur son départ en tant que tel, je ne suis pas une grande spécialiste de la navigation. Je laisse ça de côté pour l'instant.

Dans un mouvement inverse, cet ailleurs promis dès la première page du récit est justement propice à une

introspection, à faire parler le passé. Il s'agit donc de faire un premier chapitre sur l'enfance et le passage à l'adolescence, sur les fragments de vie d'une femme qui s'en va. Avant d'écrire, je m'essaye à un exercice préliminaire et je me demande :

Comment qualifier mon style actuel ? Quelles sont mes inspirations, qui motivent parfois même ma pratique de l'écrit ?

Voici mes premières réponses, rédigées de façon « professionnelle » :

Intimement convaincue que le trivial et la banalité du quotidien sont une source d'inspiration comme une autre, j'aime alterner entre deux niveaux d'écriture : j'associe souvent une langue lyrique et poétique à une autre plus crue au sein de laquelle les mots deviennent presque sonores. J'essaye de faire de cette discordance une force. Largement inspirée par les écrits de Virginie Despentes, qui, avec sa langue corrosive, appuie là où ça fait mal, mais aussi par Annie Ernaux pour la sincérité de son écriture et Maylis de Kerangal pour la précision de son réalisme, mon écriture est également nourrie de la pratique de Duras dans un souci de recherche formelle. Plus récemment, j'ai découvert le travail de Laura Vazquez, que j'aime particulièrement pour sa poésie des mots du quotidien.

Voilà qui est fait, c'est toujours important d'être précis.

28/11/23

Il faut se lancer

Je suis à mon bureau et j'ai fini mes missions de la journée. Je me sens inspirée alors, dans l'heure qu'il me reste, je pense que je vais développer mon premier chapitre, pour l'instant nommé « Le premier envol ». Je pense de plus en plus au départ d'Anouk annoncé en incipit. J'ai pris ma décision finale : ce départ n'aura pas lieu dans ce roman, qui existe principalement pour matérialiser le départ de l'enfance et de l'adolescence.

Ce temps d'écriture est assez limité, mais je pense pouvoir développer certains passages.

J'aimerais résumer son enfance en quelques pages, qui constitueront un chapitre.

Récemment, j'ai lu *L'Amour* de François Bégaudeau et j'ai trouvé son écriture « fleuve » assez inspirante. J'ai la sensation que sa narration ne dit que le temps qui passe, par le choix d'une prose économe d'une grande justesse. J'aimerais parvenir à être aussi fluide pour faire le récit de temps et d'époques qui ont marqué Anouk. Par contre, à l'inverse de François Bégaudeau, j'aimerais ajouter des pics et des tensions au sein de mon récit : les épisodes autour desquels Anouk s'est construite, qui sont les seuls narrés au présent. Pour cette partie, je m'inspire majoritairement de ma vie mais aussi et surtout de celle de mes proches, de ces anecdotes qui m'ont été racontées et pour lesquelles je me

suis toujours dit « c'est trop gros pour être vrai, c'est trop drôle pour être caché, j'aurais envie d'en faire en film, il faut absolument que je l'écrive ». J'aime bien les choses de la vie qui se passent comme dans les films où les romans.

Par ailleurs, j'ai lu quelques pages de *L'Atelier noir* d'Annie Ernaux en espérant tirer quelque chose de son procédé métatextuel. C'est étonnant de s'écrire en train d'écrire. J'espère que je vais réussir à garder le rythme.

Note à moi-même : Tu ne le poursuivras jamais.

04/12/23

Première déception

Mon tuteur me demande de lire un manuscrit, car il n'y a pas d'urgences aujourd'hui. Le manuscrit est mauvais donc le temps qu'il trouve autre chose à me mettre sous la dent, j'en profite pour continuer d'écrire mon premier chapitre. J'ai déjà des idées pour le second : j'aimerais proposer un développement sur un souvenir d'adolescence, celui de la première amie. Je suis intéressée par la porosité entre l'amitié et l'amour dans le cas de certaines amitiés très fortes qui peuvent être vécues, majoritairement féminines.

La trame se précise de plus en plus : Anouk part pour se défaire de son enfance et de son adolescence. Elle quitte ce monde parfois insouciant, parfois incertain et parfois douloureux. J'aimerais l'amener à reconsidérer ce qui s'est

déjà passé, au seuil de son départ. Je souhaite mettre en place un dispositif narratif qui laisse entendre la voix de Anouk adulte, qui se commente en permanence et qui met à distance l'intensité et la violence de ce qui est raconté par une tonalité antiphrastrique ou un commentaire moqueur. Puis, parfois, quand les évènements sont racontés au présent, je veux écrire le vécu de la vraie Anouk de neuf ans, de treize ans, et de vingt-deux ans. Je sais déjà que je vais cadrer mon récit dans trois temporalités différentes : l'enfance, l'adolescence et l'espace entre, quand on craint encore d'être tout à fait adulte.

Je crois que je suis pas du tout convaincue par ce premier chapitre, qui ne me ressemble pas. Le style d'écriture est trop lyrique, trop ampoulé, il manque de précision. J'ai l'impression que mes phrases ont été écrites uniquement parce que je les trouve belles. En clair, c'est pompeux.

Je note dans mon carnet « Ajouter partie sur le catéchisme. » J'ai envie d'écrire cette partie car elle me fait penser à une anecdote d'un de mes amis d'enfance qui avait envoyé paître un prêtre en lui disant qu'il ne croyait qu'en la science et rien d'autre. Ce genre de souvenirs me permet d'ajouter des détails un peu moins sérieux, qui mettent à distance la solennité du texte. J'aimerais plus m'amuser dans la recherche formelle, utiliser des mots plus crus, plus coupants, sonores et incisifs.

Peut-être aussi que l'enfance est une période trop reculée de ma vie, que j'ai plus de mal à en faire un témoignage grinçant et que le manque de fluidité vient de l'éloignement

des souvenirs, sensations et pensées d'époque. À creuser. Il est 12 h 01, j'ai écrit trois pages, et je n'ai toujours pas grand-chose à faire.

06/12/23
Toujours déçue

Je ne fais que me relire et modifier ce chapitre. J'ai pourtant l'habitude d'avoir une écriture fluide. Je trouve que ça ne coule pas assez, que c'est trop travaillé. Le rendu est artificiel.

J'ai du mal à savoir si ce que je fais est bien, si cela ne me touche que moi. Je vais probablement faire lire ce premier chapitre à une proche. Une seule c'est tout, je ne veux pas encore multiplier les lectures, j'attends un peu pour ça.

Je pense aussi prendre des notes et faire des schémas sur les thèmes que j'aimerais aborder.

09/12/23
Dire merde à la préciosité

J'ai les premiers retours d'une de mes proches. Elle se dit touchée par le chapitre, qu'elle trouve très bien écrit, mais elle est d'accord avec moi. Elle me dit « ce n'est pas toi » et elle ajoute « ce n'est pas assez rock ». Vous allez me dire, compliqué de rendre l'enfance d'une gamine endeuillée plus rock'n'roll, mais je me lance dans une série de modifications. Je supprime les phrases trop lyriques, les purs exercices de

style et j'ajoute plus de concret, de cohérence, des choses de l'enfance, du bas corporel, des crottes de nez, des pets, les grosses fesses de la prof de catéchisme et tout autre trivialité du genre. Ça me fait du bien, je trouve ça plus vrai.

Show don't tell : j'enlève certaines descriptions. Je me dis qu'il faudra aussi changer le prologue, que je trouve en décalage avec le reste du projet.

30/01/24 et 02/02/24

Les amours malheureuses

J'ai deux phrases qui me viennent alors que je rentre du travail. La première « Il est 18 h 47 et j'ai les chaussures qui couinent. » qui introduira mon prologue et « J'attends un message qui ne viendra pas. » J'écris trois pages à partir de ça. Un accident de navigation qui motiverait Anouk à quitter son amoureux. Quelque chose de symbolique, un peu comme la chute dans les escaliers pendant son enfance. C'est un peu ma technique préférée, écrire en automatique à partir d'une phrase. J'ai toujours l'impression que mes textes sont plus fluides, plus vrais et plus sincères quand j'utilise ce procédé.

Les romans d'amour, c'est mon plaisir coupable. L'amour, je l'adore extrapolé, dramatique, kitsch, vulgaire, indécent, qui déborde. Je l'aime dans sa complexité et son excès et surtout, j'adore écrire dessus. Je ne l'aime pas quand il est parfait, quand c'est juste « je t'aime tu m'aimes, on est jeunes et beaux, partons faire le tour du monde ». Parce qu'il n'y aurait rien à raconter. Anouk aura beaucoup d'histoires, un

peu comme moi et, ce qui tombe bien, c'est que j'ai beaucoup écrit dessus. J'ouvre mes carnets et je retombe sur les pages à propos du cuisinier de la colonie de vacances (que j'ai transformé en moniteur de voile pour un côté plus chic) et je me lance dans l'écriture de la dernière partie du chapitre : la rencontre avec Émile. Pour celle-ci, je me suis inspirée d'une situation vécue par une amie, lors d'un train annulé à Limoges. J'ai écrit cette page d'un coup, sans m'arrêter de taper sur mon clavier et je crois que c'est ma préférée. Je conserve le thème de l'océan, qui se retrouve dans les angoisses d'Anouk, son obsession pour la noyade, ses multiples sorties en mer et stages de voile.

J'ai mis beaucoup de dialogues aussi, je me suis inspirée en pastichant le plus possible des tirades issues de *Phèdre* et *Bérénice* avec l'idée de fatalité tragique qui tomberait sur les amants Émile et Anouk. On retrouve leur excès au début du chapitre. J'envoie ce texte à la même amie qui me demandait de rendre mes textes plus « rock » et ça lui plaît beaucoup plus.

À la fin du mois de mars, j'ai déjà mes deux premiers chapitres.

08/05/24

Bonne nouvelle

J'ai un peu lâché le carnet ces derniers temps, car je montais un dossier artistique pour La Cambre, dans l'espoir d'intégrer le master de textes et création littéraire.

Je me suis essayée à différents styles, j'ai fait quelques pas de côté, j'ai écrit de la poésie, mais aussi un conte truffé de néologismes.

J'apprends aujourd'hui que je suis admissible au master et je pars donc la semaine prochaine à Bruxelles pour passer l'oral. Nous ne sommes plus que vingt. Ça me motive à commencer pour de vrai le chapitre 2, puisque le chapitre sur les amours malheureuses que je viens de finir est supposé être le troisième.

J'y ai pensé récemment, j'ai pris plusieurs notes dans mes carnets, pensé à mes dernières lectures qui pourraient trouver leur sens ici et j'ai fait une liste de mots clés :

Morgue – Amour – Cadavre – Violacé – Premières fois –
Adolescence – Puberté – Mutation – Rêver – Mort –
Oiseaux – Transgression

Je n'ai aucun doute sur le fait que je veux confronter mon personnage à ce genre de thèmes, à des choses qui repoussent et révoltent. J'ai envie que la personne qui lise ces pages plisse les yeux de dégoût, sente que ça remue un peu dans son ventre, que quelque chose se passe. Je me dis de plus en plus qu'on pourrait apparenter ce projet à un roman d'apprentissage à la première personne, convoquant des thèmes universels (qu'est-ce qu'aimer ? exister ? être confronté à la mort ?), mais traités avec le regard d'une jeune adulte, qui

se commente avec une certaine ironie. Récemment j'ai lu un ouvrage sur un drame de colonie de vacances : *On ne se baigne pas dans la Loire* de Guillaume Nail, qui décrivait de façon remarquable l'entrée dans l'adolescence de certains des personnages avec notamment les sentiments amoureux et les complexes du bouc-émissaire ainsi que les pensées sombres du leader. J'avais trouvé ça d'une grande sincérité, comme si l'écriture se dépossédait de la honte, et que tout ce qui mettait ces adolescents mal à l'aise était levé au grand jour. Écrire sans honte, oser, lever le voile, c'est vraiment ce vers quoi j'aspire.

Et j'ai encore parfois du mal à tout mettre à nu. En sachant que je vais être lue, il y a certaines choses que je trouve toujours trop de l'ordre de l'intime. Indépendamment du récit de colonie de vacances, j'ai également été inspirée par le récit de l'amour de jeunesse entre Loraine, enfant battue et torturée et « La hyène », enquêtrice ultra violente et obsédée dans *Apocalypse bébé* de Virginie Despentes. Je viens également de terminer *La Semaine perpétuelle* de Laura Vazquez et j'ai été impressionnée par ses descriptions, ses répétitions, sa manière de parler des corps, de la mort et de la violence. Ce chapitre se construit un peu en symétrie avec celui sur Émile. Le prénom des personnages marquants en titre, la description d'un événement charnière de la vie d'Anouk, puis un retour sur la rencontre et la vie à deux. J'ai envie d'y glisser mes propres pensées et réflexions sur la mort et les enterrements, thèmes sur lesquels j'ai longuement hésité à écrire.

La subversion, la vue du cadavre, le non-respect du corps mort, l'amour lesbien refoulé, l'idolâtrie, l'adolescence, les parents difficiles, les agressions sexuelles et l'âge ingrat sont autant de thèmes qui constituent le chapitre, qui me tient particulièrement à cœur et qui doit être mon préféré.

Pour l'écrire, je dois effectuer de nombreuses recherches sur Le Havre, car je n'ai été de passage que quelques heures dans cette ville. L'hôpital, la plage, le lottissement pavillonnaire, la paroisse, le centre nautique : tout doit être précis, ça me paraît très important d'ancrer mon intrigue dans un référentiel réel. J'ai même hésité à me rendre sur place pour m'imprégner de l'atmosphère de la ville, mais les passages plus descriptifs ne font plus partie de la version finale.

10/06/24

Dernière page et coupes

J'ai déjà écrit dans mon carnet le dernier temps du journal. Celui du grand jour, le lendemain de l'annonce du prologue. Ce moment, comme beaucoup d'autres dans mon texte, se doit d'être anti-romanesque.

Donc, ce jour de départ sera traité comme un jour banal. Je relis ce que j'ai écrit jusqu'ici. Moi-même, je ne sais pas ce que je vais faire d'Anouk, sûrement parce que je suis aussi perdue qu'elle. Elle a fait son sac et se sait prête à quitter le Havre. Maintenant qu'elle est libre, qu'elle a tout laissé derrière elle, la dernière interrogation, celle qui viendra clore le texte, commence à émerger.

Comment partir en mer quand on n'a pas de bateau ?

Je trouve cette fin abrupte plutôt poétique, qui laisse supposer une suite, chacun peut imaginer ce qu'il veut du départ d'Anouk.

C'est également le moment des relectures et je sais que je vais changer et supprimer beaucoup de choses, pour uniformiser le ton. Je trouve qu'il est de plus en plus sincère et incisif à mesure que les pages avancent, sûrement parce que les pages se rapprochent de plus en plus de mon âge actuel.

Alors je supprime tout le superflu, les dialogues qui ne me semblent pas naturels (quasiment tous), les envolées lyriques non nécessaires, et tout ce qui induirait un manque de cohérence.

Pour faciliter la lecture et le jeu entre les temporalités, j'ajoute ces pages de trois lignes, qui viennent fragmenter le texte, préciser les âges et les périodes. Les temporalités sont maintenant plus claires, et ces lignes ont quelque chose de poétique, elles mettent en contexte la manière de penser d'Anouk à une époque, trahissent une lassitude, une peur, un regret ou encore une excitation. C'est une solution qui peut paraître artificielle mais qui fait sens et qui rend mon texte plus précis.

Ça fonctionne bien comme ça et je me sens pour la première fois pleinement satisfaite de mon travail.

21/07/24
C'est la fin

Je rédige enfin ma quatrième :

C'est l'heure de partir en mer. De faire face : la fin de l'âge des mutations, des temps ingrats, des premières découvertes et passions douloureuses. Dans un récit qui fait parler le passé, Anouk se défait de l'enfance et de cette temporalité où elle s'enlise, entre l'adolescence et l'âge adulte.

Anouk s'en va.

C'est la fin des doutes et des éternelles modifications, je peux enfin dire que j'ai fini mon texte. Enfin, je pourrais le modifier inlassablement mais là je crois qu'il touche à sa propre fin. Je suis très heureuse d'avoir eu l'opportunité de faire ce travail, j'ai l'impression d'avoir précisé ma voix, mes thèmes et esthétiques et peut-être trouvé un style en me défaisant du superflu pour aller à l'essentiel, tout en me laissant aller à des interludes lyriques, qui me semblent nécessaire pour ajouter du beau à l'existant. Il est évident que je le prolongerai l'année prochaine, et que je l'enverrai à des maisons d'éditions. Enfin j'espère que j'y arriverai surtout, ce n'est pas si simple d'écrire un roman, un vrai, de plus de 100 pages.

Je me suis longuement interrogée quant au titre, car on m'a dit qu'il pouvait un peu faire « littérature de gare ».

De fait, les titres à rallonge avec une négation peuvent parfois laisser cette impression, mais c'est le premier titre qui m'est venu et j'ai la sensation que c'est celui qui me correspond le plus.

J'ai toujours eu un attrait particulier pour les longs titres et je trouve que celui-ci peut même faire un peu précieux, à l'inverse de ce qu'on m'a parfois fait remarquer.

Donc ça sera :

Il n'y a pas que les oiseaux qui volent



*Imprimé en France
par CPI Firmin-Didot
à 27650 Mesnil-sur-l'Estrée
en août 2024
Numéro d'impression : 179133*

